

PAUL-ANDRÉ DUBOIS



*uy Ce Siuret
Par cœur ne sçaura jamais*

Lire et écrire chez les Amérindiens de Nouvelle-France

Aux origines de la scolarisation
et de la francisation des
Autochtones du Canada



Lire et écrire chez les Amérindiens de Nouvelle-France

Aux origines de la scolarisation
et de la francisation des
Autochtones du Canada

PAUL-ANDRÉ DUBOIS

Lire et écrire chez les Amérindiens de Nouvelle-France

Aux origines de la scolarisation
et de la francisation des
Autochtones du Canada



**Presses de
l'Université Laval**

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de son soutien.

We acknowledge the support of the Canada Council for the Arts.

SODEC

Québec 

Financé par le gouvernement du Canada.
Funded by the Government of Canada.

Canada 



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

Révision linguistique: Valérie Boulva, Anne-Hélène Kerbirou et Isabelle Bouchard.

Mise en pages: In Situ

Maquette de couverture: Laurie Patry

Illustration de la couverture:

«Table de multiplication utilisée au début du XVIII^e siècle par les missionnaires pour inculquer aux Indiens les rudiments de l'arithmétique», BAC, MG-53, 29, Collection Lawrence Lande.

Illustration de la quatrième de couverture:

James Peachey, sculpt. [Un maître iroquois et ses écoliers], gravure, 1786, dans *Primer for the use of the Mohawk children To acquire the Spelling and Reading of their own, as well as to get acquainted with the English Tongue*, London, C. Buckton, 1786.

© Les Presses de l'Université Laval 2020

Tous droits réservés. Imprimé au Canada

Dépôt légal 4^e trimestre 2020

ISBN-papier 978-2-7637-4086-7

ISBN-PDF 9782763740874

Les Presses de l'Université Laval

www.pulaval.com

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.

TABLE DES MATIÈRES

Liste des abréviations	XI
Remerciements	XIII
Avant-propos	XV
Introduction	1
Apostolat missionnaire et scolarisation des enfants: un bref bilan ...	5
L'école et le défi de la francisation: pour une autre perspective	6
Cadre géographique et chronologique de l'analyse	11
CHAPITRE 1	
Papier qui parle, papier qui chante: maîtres et élèves dans la Nouvelle-France naissante, 1600-1659	15
La francisation: bienfait ou expédient?	17
L'art de faire parler le papier, 1615-1629	24
La première école des Jésuites à Québec, 1633-1640	33
De quelques élèves modèles de Marie de l'Incarnation	40
Francisation sans retour: les Amérindiennes en France	49
L'Acadie et ses écoles	56
Un projet scolaire, deux rêves déçus: Louise de Ponçonas et Jeanne Biscot	62
La fin d'une utopie, l'aube d'une ère nouvelle	70
CHAPITRE 2	
Francisation et alphabétisation au masculin, 1660-1700	73
Civiliser le <i>Sauvage</i> : scripts et acteurs	76
La francisation au risque de la réalité	83
Les attentes de la francisation	90
Une nouvelle orientation de la mission: scolarisation, sujétion et travail	99
Francisation en chamaille	104
Le service des autels: une école qui parle au corps	113

À la recherche d'un compromis culturel: oralité et enseignement religieux	120
Populations de domiciliés et écoles	123
La Montagne des Messieurs de Saint-Sulpice et ses écoles modèles ..	128
François Vachon de Belmont, sulpicien, missionnaire et maître d'école	132
Des écoliers qui chantent, des supérieurs qui jubilent	136
De quelques garçons alphabétisés à la frontière des identités	137
CHAPITRE 3	
Lire et écrire au féminin, 1666-1700	147
Les Ursulines de Québec et la relance de la francisation	148
En marge de la francisation: l'ensauvagement des enfants européens	152
Les francisées en classe	155
L'école et la francisation au service du mariage et de la diplomatie ...	160
Lire, écrire et filer à la Congrégation de Notre-Dame	167
À la Montagne, en pays de francisation	175
Travailler des mains, chanter sa créance	185
Bilan d'un quart de siècle	188
CHAPITRE 4	
Au crépuscule de la francisation, 1700-1725	197
L'année 1701 et le débat sur la francisation	204
Vers un autre horizon: la francisation des captives anglaises	210
Pour en finir avec la francisation	217
Religieuses et francisées au pilori	220
La francisation à l'aune des finances	224
Au réveil d'un rêve missionnaire	234
Les Frères Charon, maîtres d'école et missionnaires	238
CHAPITRE 5	
Francisation au réel	251
De la vie et de la fortune de quelques francisées des Ursulines	252
Marie-Félix Asentohonsen-Dubosc: une francisation au plus-que-parfait	253
De chefs en filles: francisation, intérêts et pouvoir	261
La francisation, une affaire de famille: l'exemple du clan Peltier	264
Francisées et servantes: Magdeleine Peltier et ses semblables	272

Marie-Anne Denys de Fronsac: identité en fuite	277
Marie-Thérèse Petitpas, catéchiste, épouse et mère	285
Marie-Anselme: d'arrière-petite-fille de chef abénaquis à baronne de Saint-Castin	291
Catherine Annennontak-Durand: francisation et valeurs d'éducation	296
Rosalie: aux origines d'une lignée d'exception	300
En guise d'épilogue	315
CHAPITRE 6	
Francisation et écriture en liberté	319
Écriture et régime de vérité	319
La lettre, élément du décor, expression de la foi	329
Francisation en mouvement	334
La francisation par préceptorat	339
Le français au détour du quotidien	343
De méchant à fort bon: le français parlé par les Amérindiens	350
CHAPITRE 7	
L'école sans la lettre	365
Aux origines d'une invention	366
L'inscriture au cœur de la vie	372
L'image en jeu	377
Au confluent de la tradition et de l'innovation: la palabre graphique dans les missions	378
La pédagogie de l'image et du livre dans la mission	383
Pierre Maillard et l'invention des hiéroglyphes micmacs	392
Principe et nature des hiéroglyphes micmacs au XVIII ^e siècle	395
De l'usage des alphabets anciens dans la composition des hiéroglyphes micmacs	402
Le Clercq et Maillard à l'aune de leur époque	410
CHAPITRE 8	
Pouvoir de l'écrit et rêves d'empire dans les colonies	419
L'échiquier politique, 1667-1701: une mise en contexte	420
Un univers en ébullition	424
Français et Anglais à la conquête des âmes	428
Papistes et hérétiques en action	430
L'école au cœur de l'expérience missionnaire anglaise	434

« Gouverner l'esprit des Sauvages » : l'expertise missionnaire française	435
L'église plutôt que l'école : l'exemple abénaquis	443
Croire et sentir dans les missions : foi catholique et décorum	445
L'échec de l'école protestante chez les Abénaquis d'Acadie	457
Littérature et petite école au combat	460
Une inexpugnable forteresse catholique : <i>inscriture</i> et langue micmaque	462
Sur les bancs de l'école protestante : l'exemple iroquois	466
Former de futurs interprètes	468
Fortune du modèle scolaire protestant dans les colonies au XVIII ^e siècle	470
Preuve écrite et régime de vérité en sept tableaux	476
Fin de la Nouvelle-France, aube d'un renouveau	487
« Étendre l'empire de Jésus-Christ et du roi »	491
CHAPITRE 9	
L'école et l'alphabétisation au gré des changements de régime, 1760-1800	499
Lire et écrire sous un autre soleil	501
Naissance de l'école sur le Domaine du Roy, 1766-1782	511
La Moor's Indian Charity School et les fils de l'élite anglo-amérindienne catholique du Canada	521
Deux élèves modèles de la Moor's Indian Charity School et du Dartmouth College	534
Les Iroquois protestants, l'école et le livre au Canada	550
Malécites et Penobscots face à l'école, 1762-1800	558
Les Micmacs et l'école, 1762-1815	568
Derniers échos de la francisation sur l'ancien territoire de la Nouvelle-France	576
Conclusion	587
ANNEXE I	
Tableaux où se trouvent réunies toutes les mentions de l'écrit dans les dictionnaires rédigés par les missionnaires	605
Bibliographie	625
Index onomastique	669
Table des illustrations	695

LISTE DES ABRÉVIATIONS

I. ARCHIVES

- AAQ: Archives de l'archidiocèse de Québec
AHDQ: Archives de l'Hôtel-Dieu de Québec
ASQ: Archives du séminaire de Québec (Centre de référence de l'Amérique française [CRAF])
ASSSM: Archives du séminaire de Saint-Sulpice de Montréal
ASSSP: Archives du séminaire de Saint-Sulpice de Paris
AUQ: Archives des Ursulines de Québec
BAC: Bibliothèque et Archives Canada
BAnQ: Bibliothèque et archives nationales du Québec
BNF: Bibliothèque nationale de France

II. IMPRIMÉS

- CMNF: *Collection de manuscrits contenant lettres, mémoires, et autres documents historiques relatifs à la Nouvelle-France*
DBC: *Dictionnaire biographique du Canada*
DBRMNF: Odoric-Marie et coll., *Dictionnaire biographique des Récollets missionnaires en Nouvelle-France*, Montréal, Bellarmin, 1996, 903 p.
JRT: Reuben Gold Thwaites (dir.), *The Jesuit Relations and Allied Documents*, New York, Pageant Book Co., 1959.
PRDH: *Programme de recherche en démographie historique*
www.prdh-igd.com
RJEJ: *Relations des Jésuites*, Montréal, Éditions du Jour, 1972, 6 vol.
RAPQ: *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec*

REMERCIEMENTS

La conception et l'écriture de ce livre résultent de recherches entreprises depuis longtemps. À l'origine de cet ouvrage, il y a eu une thèse de doctorat en histoire, dont une partie du propos se retrouve ici refondue. Je tiens donc à remercier d'abord Madame Brigitte Caulier qui a jadis dirigé ce travail en m'accordant appui et encouragements. Puis, il y a eu mes lecteurs, correcteurs et collaborateurs qui, toutes et tous, chacun à leur façon, m'ont permis de nuancer mon propos et de l'étayer. Je leur suis très reconnaissant du temps qu'ils m'ont accordé. Par ordre alphabétique, il s'agit de Rita Bélisle (mère Sainte-Hildegarde), Emmanuel Bernier, Valérie Boulva, Catherine Broué, Martine Cardin, Thérèse Cloutier CND, Éric Crégheur, Danielle Cyr, Myriam Cyr, Diane Daviault, Denys Delâge, Dominique Deslandres, Anne Fonteneau, Peter Gagné, Julie Gagnon, Maxime Gohier, Serge Goudreau, Eva Guillorel, Gilles Havard, David Emond, Anne Klein, Alain Laberge, Pierre Lafontaine, Emmanuel Lamontagne, Rénald Lessard, François Melançon, Maxime Morin, Murielle Nagy, Constance Nebel, Louis Painchaud, Jean-François Plante, Jean-Nicolas Plourde, Paul-Hubert Poirier, Mohamed Habib Saidi, Jean-Pierre Sawaya, Michel Simard et Robert Vézina. Au soutien de toutes ces personnes s'ajoute enfin celui des organismes de recherche que sont l'*Academy of American Franciscan History*, la *John Carter Brown Library*, l'OICRM-Laval, le FQRSC et le CRSH.

AVANT-PROPOS

Le présent livre retrace la genèse de l'école chez les Amérindiens évoluant sur le territoire occupé par la Nouvelle-France. Parler d'école et de francisation dans un monde de tradition orale implique nécessairement d'accorder une place prépondérante aux premiers contacts à travers lesquels la culture de l'écrit sous ses multiples facettes – matérielles, contextuelles et symboliques – a été perçue, puis lentement digérée par les Autochtones sur plusieurs générations. Héritées de la petite école médiévale, elle-même conçue comme l'antichambre de l'Église et du monde des clercs, les actions de lire, écrire et chanter se retrouvent fréquemment associées dans les sources historiques, tel un syntagme figé qui résumerait à lui seul le programme scolaire proposé aux enfants amérindiens. À l'exemple de la France du XVII^e siècle, où la Réforme catholique fait de cette modeste institution le lieu par excellence de la formation religieuse et civile de ses futurs sujets, la Nouvelle-France reconnaît à son tour l'importance de l'outil qu'est l'école pour façonner dès l'enfance un nouvel éthos chez ses alliés amérindiens. Çà et là, des établissements surgissent, meurent et réapparaissent, à l'image du cycle des saisons qui ramène périodiquement ses promesses, ses naissances et ses mises en sommeil.

La longue traversée que propose ce livre au lecteur, depuis l'aube de la Nouvelle-France jusqu'aux lendemains de la Révolution américaine, accorde une place centrale aux grands projets civilisateurs, notamment celui de la francisation d'enfants des deux sexes dans les institutions religieuses. Dans un univers scolaire où abondent les zones d'ombre, la reconstitution des parcours de vie de quelques petits francisés devenus adultes jette un nouvel éclairage sur les tenants et aboutissants de l'école dans un contexte d'arrimage culturel. Tel le lien organique qui unit le fil à la tapisserie, ces trajectoires individuelles nous laissent entrevoir ce que les sources historiques taisent ou ne peuvent plus dire, en raison des

pertes considérables subies par les archives coloniales au cours des siècles passés. Des premières tentatives de francisation auxquelles l'école prête son concours jusqu'aux requêtes présentées par les Amérindiens eux-mêmes pour un accès à l'instruction, un chemin sinueux s'est formé dans le dédale des événements qui ont donné corps à l'histoire nord-américaine. Ce livre n'est pas une condamnation. Aucune accusation ne sera portée, aucun procès ne sera intenté. Il s'agit plutôt d'observer comment les acteurs de l'histoire, y compris les Amérindiens eux-mêmes, ont su tirer parti, dans un monde en changement accéléré, de ces outils que sont l'écriture et la langue française, et comment à travers mille détails en apparence anodins s'est produit le basculement d'une société de l'oral vers un monde où l'écrit a fini par imposer sa loi.

INTRODUCTION

Ayant vécu pendant des millénaires sans le recours à l'écriture, les Amérindiens du Nord-Est américain ont dû s'y frotter à partir du XVI^e siècle, d'abord au hasard des rencontres, puis de plus en plus fréquemment en raison de l'intensification des échanges avec les Européens. L'écrit étonna par sa nouveauté, avant d'inquiéter par son incompréhensible pouvoir à redire mot pour mot ce qui avait été exprimé longtemps auparavant. Peu à peu, l'action abrasive et désacralisante du quotidien lui fit perdre ce caractère magique, de sorte qu'à la nouveauté allait bientôt succéder le connu. Ainsi, au fil du temps, les Amérindiens se rapprochèrent toujours plus de l'univers de l'écrit, sans pour autant en maîtriser les techniques – à quelques exceptions près, comme nous le verrons. C'est au confluent de cette négociation culturelle entre les traditions millénaires des Amérindiens et la découverte de l'écriture par eux que se déploie l'action des missionnaires, ces médiateurs dont la parole se fonde presque toujours sur l'Écriture sainte et les livres. Leur rôle de catalyseurs dans le processus d'appropriation de l'écriture par les Autochtones chrétiens en fait des acteurs de premier plan dans l'histoire que nous allons raconter.

Hommes de leur temps, les Jésuites, Récollets et autres missionnaires placent l'autorité de l'Écriture sainte, de la théologie scolastique et de la Tradition de l'Église au centre de leur existence. Aux confins de cette nébuleuse intellectuelle et cléricale se situe la petite école, dont la vocation religieuse est justement de distiller cette même pensée théologique au profit des enfants des paroisses urbaines et rurales. D'emblée, la plupart des missionnaires sont acquis à ses vertus, étant persuadés que lire, écrire et même chanter, fruits d'une culture monastique ancienne dont ils sont les héritiers directs, ne peuvent qu'accélérer la christianisation du *Sauvage* en éclairant son intelligence face aux vérités parfois opaques de la foi et en réchauffant sa sensibilité au contact de la prière

et des cérémonies du culte chrétien. De là l'importance, aujourd'hui difficile à comprendre, du chant religieux dans ce programme scolaire, et notamment du plain-chant grégorien, dont on ne cesse de vanter les beautés et les mérites en cette époque de redressement liturgique. Tel est l'état d'esprit qui prévaut chez les ecclésiastiques impliqués dans la mission. La petite école et les apprentissages qu'elle propose s'imposent ainsi comme des évidences aux missionnaires d'alors, dont le programme pédagogique se nourrit tout autant de l'exemple ibérique du Siècle d'or – revu et corrigé – que des méthodes apostoliques diffusées dans la France classique par les ouvriers de la Réforme catholique. Dans ce contexte d'apprentissage, les liens qu'entretiennent entre eux la lecture, l'écriture et même le chant religieux paraissent parfois si étroits qu'il n'est guère possible d'isoler ces trois pratiques les unes des autres à des fins d'études sans risquer de dénaturer le dessin organique qu'elles tissent conjointement dans l'espace de la mission. D'où l'apparition épisodique du chant dans le présent ouvrage qui, faut-il le rappeler, n'est pourtant pas consacré à l'étude de la musique religieuse.

Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, ces apprentissages prônés par l'institution scolaire se conjuguent aux grands défis que pose aux missionnaires et aux administrateurs coloniaux l'intégration des populations indigènes dans l'État moderne français. Coordinée par l'action missionnaire, l'œuvre d'occidentalisation des Autochtones que l'on se propose d'accomplir doit théoriquement seconder leur christianisation. Pour la plupart des colonisateurs, la profession chrétienne paraît inconcevable sans la civilisation européenne et ses attributs. Pourtant, au cours du XVII^e siècle, cette définition classique de la civilisation évolue sous l'effet réuni des erreurs commises par les missionnaires et des résistances culturelles des Amérindiens, tant et si bien que vers la fin du même siècle, plusieurs visions de la christianisation et du travail missionnaire coexistent. D'ailleurs, le missionnaire dispose alors d'une autonomie bien plus grande qu'on ne se l'imagine aujourd'hui. À lui seul incombe la tâche délicate de définir les moyens à mettre en place pour atteindre ses objectifs, lesquels demeurent largement tributaires de ceux de l'administration coloniale, qui appelle de ses vœux la francisation d'une partie des Amérindiens du Canada. Au sein des ordres religieux actifs en Nouvelle-France, chaque sujet y va donc de son bon jugement et de son esprit d'initiative. Pour un missionnaire particulièrement fidèle au principe de l'école traditionnelle et de la francisation, il s'en trouve souvent un autre nettement plus créatif en matière de pédagogie, ce qui fait migrer l'école et ses apprentissages traditionnels vers d'autres horizons culturels. Peu à

peu, l'heuristique missionnaire qui s'élabore mène à des solutions mieux adaptées à la réalité du terrain, solutions qui, faut-il le souligner, se répercutent dans les usages multiples que l'on fait de la lecture, de l'écriture et même du chant religieux. Ainsi, au cours de la longue période délimitée par l'entrée de la France coloniale en Amérique sous François I^{er} et la fin de la guerre anglo-américaine de 1812, qui met un terme définitif à l'implication amérindienne dans l'articulation des rapports de force entre colonies rivales, lire, écrire et chanter s'implantent par à-coups dans le monde amérindien christianisé.

Si au départ tout parut possible aux Jésuites et aux Récollets, dont les devanciers espagnols et portugais avaient déjà fait merveille dans les Indes orientales et occidentales, la réalité du terrain nord-américain se révéla tout autre. Mais, au seuil du XVII^e siècle, alors que les traductions françaises d'auteurs espagnols circulaient en France, proposant à leurs lecteurs de vibrantes descriptions de la conversion des Indiens du Nouveau Monde, comment pouvait-il en être autrement ? Impressionnés par ces récits, les futurs missionnaires de la Nouvelle-France s'enflammaient à leur tour à l'idée d'étendre le règne de Jésus-Christ là où personne n'avait encore entrepris de le faire. Dans le ciel serein des idéaux, tous crurent d'abord que les scénarios apostoliques jadis écrits en Amérique espagnole allaient se rejouer au septentrion en des termes quasi identiques, à commencer par les conversions massives et la multiplication des institutions religieuses, des couvents et, bien sûr, des petites écoles. Un horizon d'attente aux lignes dangereusement faussées se dessina dès lors. Autant pour des raisons financières que culturelles ou idéologiques, le plan initial ainsi conçu dans les couvents et collèges de France fut tout sauf simple à exécuter. L'établissement de la petite école et, surtout, sa fréquentation par les enfants amérindiens n'allèrent aucunement de soi, malgré la curiosité que suscita d'abord chez eux l'écriture. Depuis la rencontre initiale entre Européens et Amérindiens jusqu'aux premières mesures d'alphabétisation de groupes autochtones, un long chemin allait donc être parcouru.

C'est essentiellement cette rencontre entre l'univers de l'écrit et celui de l'oralité dans l'espace scolaire et le quotidien des missionnés qui est analysée dans le présent ouvrage, lequel pourrait à maints égards se présenter comme la chronique de la lente entrée dans l'univers de l'écrit des sociétés de l'oral qui évoluaient jadis sur l'immense territoire de la Nouvelle-France. Mais, devant un spectre aussi large de rapports à l'écrit, considérés sur deux siècles et à une telle échelle géographique, l'appréhension de ce fait de civilisation pose un défi de taille à l'historien.

À première vue, la notion de littératie, calque du mot anglais *literacy*, peut sembler opératoire pour embrasser tous les types de rapports au monde de la scripturalité, allant de la réinterprétation culturelle par les Amérindiens de ce qu'est l'écriture jusqu'à l'emploi de la langue écrite par ces derniers dans leur communication intra et extrasociétale¹. Au regard du contexte de la rencontre interculturelle provoquée par la colonisation européenne, ce concept encore mal défini dans le monde académique pose cependant problème. Conçue au sein de sociétés occidentales postindustrielles, plus spécifiquement européennes, la notion de *literacy* répond mal, dans les faits, à la réalité des sociétés traditionnelles amérindiennes, qui se sont quant à elles constituées en dehors de la culture de l'écrit. Cette dissonance culturelle s'avère d'autant plus agaçante que l'antonyme de *literacy* est *illiteracy*, mot qui correspond au terme français d'*analphabétisme*. Or, les Amérindiens du Nord-Est américain n'étaient pas analphabètes : ils ignoraient tout simplement ce qu'était l'écriture. Dès lors, le concept polysémique de *literacy*, qui, entre autres choses, renvoie à la capacité de comprendre le document écrit à partir duquel un individu pourra se mettre en dialogue avec la société par la médiation de l'écriture, ne sera pas retenu pour étudier la naissance de l'écrit et de l'école chez les Amérindiens, sauf en de très rares circonstances. Dans le contexte de la colonisation européenne, l'ensemble des manifestations pratiques, physiques et symboliques qui accompagnent l'adoption de l'écrit, et qui lui donnent sens chez les Amérindiens, sera plutôt traduit dans la présente étude par des locutions telles que « le monde de l'écrit », « l'univers de l'écrit » ou encore « l'écrit », termes qui collent mieux à la réalité historique étudiée.

Il est par ailleurs essentiel de rappeler que des contextes d'oralité se sont toujours rattachés aux pratiques de l'écrit sous leurs multiples expressions. Comme les sources historiques permettent de le supputer, l'intrication des réalités de la parole et de l'écriture indique une cohabitation relativement pacifique de ces deux rapports au monde dans les villages amérindiens chrétiens. Plus encore, au cours de la préhistoire, la parole qui fondait la vie de ces sociétés de l'oral, et qui continue de le faire à l'époque coloniale malgré la transformation du monde traditionnel, seconde puissamment la réception de l'écrit sous ses diverses formes, en insérant graduellement cette réalité exogène au sein d'une écologie symbolique propre aux sociétés amérindiennes. La fréquentation de la petite école, l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, et même

1. André C. Moreau, Manon Hébert, Martin Lépine et Julie Ruel, « Le concept de littératie en francophonie : que disent les définitions? », *Revue CNRIS*, vol. 4, n° 2, 2013, en ligne.

la francisation linguistique et culturelle, n'enlèveront donc rien à la force du verbe dans l'articulation des rapports sociaux chez les Amérindiens pour la majeure partie de la période couverte par cette étude. Si l'on songe au poids légal du document, dont la plupart des Amérindiens du Nord-Est prennent peu à peu conscience au XVIII^e siècle, l'écrit aurait même renforcé la portée de la parole dans les négociations avec les nouveaux occupants plutôt qu'il ne l'aurait affaiblie. Dès lors, si pratique soit-elle en certaines situations, l'approche dualiste scripturalité/oralité qui positionne la question de l'école et des apprentissages qu'elle propose sous le paradigme du conflit culturel doit être écartée pour faire place à une lecture plus nuancée et donc plus proche de la vérité historique.

APOSTOLAT MISSIONNAIRE ET SCOLARISATION DES ENFANTS: UN BREF BILAN

À l'échelle macroscopique, la portée de l'alphabétisation et, plus généralement, le rapport à la culture de l'écrit, même sous ses formes les moins convenues – hiéroglyphes, images, calendriers perpétuels, etc. –, ont été minimisés dans l'appréciation globale de l'entreprise missionnaire française. De là l'impression trompeuse d'une action apostolique somme toute assez stérile. L'histoire de l'éducation en Nouvelle-France s'est largement épanchée sur cette thématique de l'échec de la francisation, sous laquelle se rangent bien évidemment les apprentissages de la lecture, de l'écriture et du chant. Depuis Cornelius J. Jaenen, la position est restée la même, à quelques nuances près: faillite de l'entreprise missionnaire en matière de scolarisation des Amérindiens chrétiens¹. Par ailleurs, du côté des historiens ayant étudié les mesures d'alphabétisation mises en œuvre auprès de la population coloniale sous le Régime français, le cas des Amérindiens n'a pas été abordé, ou si peu². Pour la plupart des

1. Cornelius J. Jaenen, «Francisation et évangélisation des Amérindiens de la Nouvelle-France au XVII^e siècle», *Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, vol. 35, 1968, p. 33-46. Gilles Havard, lui, pose différemment le problème en s'interrogeant sur le concept de francisation; Gilles Havard, «Les forcer à devenir citoyens». État, Sauvages et citoyenneté en Nouvelle-France, XVII^e-XVIII^e siècle», *Annales. Histoire, Sciences sociales*, vol. 5 (64^e année), 2009, p. 985-1018. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce texte fondateur dans le cours du présent ouvrage.
2. Voir Peter N. Moogk, «Les Petits Sauvages: The Children of Eighteenth-Century New France», *Childhood and Family in Canadian History*, Toronto, McClelland & Stewart, 1982, p. 17-43; Louis-Philippe Audet, *Le système scolaire de la Province de Québec*, tome II, Québec, Presses de l'Université Laval, 1951, 362 p.; Roger Magnuson, *Education in New France*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1992, 240 p.; François Melançon, *Discours du savoir en Nouvelle-France. La perception de l'instruction chez les prêtres du Séminaire de Québec (1663-1760)*, mémoire de maîtrise, Université Laval, 1987, 131 p.

chercheurs, la question de l'école chez les Amérindiens chrétiens à l'époque de la Nouvelle-France, et au lendemain du traité de Paris de 1763, semble être une affaire classée, soit un échec probant sur lequel il n'est point besoin de revenir. On peut néanmoins la reconsidérer sous un angle moins défaitiste.

L'ÉCOLE ET LE DÉFI DE LA FRANCISATION: POUR UNE AUTRE PERSPECTIVE

La scolarisation, l'alphabétisation et la francisation peuvent-elles laisser des traces fécondes sur un individu et sur sa descendance? Telle est la question qui se pose à quiconque entreprend de relire les sources coloniales en dehors des idées préconçues dont l'époque actuelle nous abreuve. Hormis le triste cas de Pierre-Antoine Pastedechouan, déjà scruté à la loupe par Emma Anderson³, nous ne connaissons que très peu de choses sur les enfants amérindiens alphabétisés et francisés, surtout ceux de la fin du XVII^e siècle. Exhumer leur passé relève incontestablement du défi, tant les archives sont discrètes à leur sujet. Pourtant, l'effort fourni par l'historien se trouve amplement récompensé par l'ampleur des découvertes qui l'attendent s'il se livre sans réserve à ce travail de patience. En effet, moyennant une recherche minutieuse dans les archives, le visage inconnu de la francisation et de l'alphabétisation des Amérindiens se montre avec un peu plus de netteté. Il devient donc possible d'appréhender toutes les nuances d'un processus de transformation culturelle protéiforme qui dépasse très largement le seul changement linguistique jadis souhaité par la cour de France. De même, si les tentatives de francisation et d'alphabétisation des Amérindiens de la Nouvelle-France paraissent s'être toujours soldées par de cuisants échecs – comme on s'est plu à le répéter inlassablement –, c'est peut-être parce que l'on ignorait ce qu'étaient devenus les francisés au sortir des institutions. Pour notre part, en quittant les cas isolés de francisation ratée, habituellement très circonscrits dans le temps, au profit d'une prise en compte plus large de toutes les expériences individuelles de la lecture et de l'écriture vécues sur près de deux siècles par les Amérindiens chrétiens, nous pensons qu'une réévaluation à la hausse de l'expérience scolaire missionnaire chez les Autochtones s'impose.

Certes, le lecteur pourrait, à juste titre, s'interroger sur la représentativité réelle de ces individus francisés et alphabétisés, dont les

3. Emma Anderson, *La trahison de la foi. Le parcours tragique d'un converti autochtone à l'époque coloniale*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, 354 p.

biographies ont été patiemment reconstituées à partir de bribes d'informations glanées au cours des recherches menées en archives. Au regard des mutations sociales que connaissent les communautés amérindiennes converties au catholicisme à partir de la fin du XVII^e siècle, que représentent vraiment ces profils individuels? Si la question reste ouverte, quelques éléments de réponse seront néanmoins proposés dans le cours du présent ouvrage. Aussi discutable que puisse être leur représentativité, ces ébauches de parcours individuels, qui s'apparentent davantage à des esquisses qu'à de véritables tableaux biographiques, nous offrent pourtant de nouvelles perspectives et, partant, nous permettent de sabrer les idées reçues sur la stérilité de la francisation et son prétendu rejet de la part des Amérindiens.

De même, en s'éloignant de l'approche manichéenne qui range l'apostolat catholique du côté de la domination culturelle et les convertis dans le camp des opprimés, on voit émerger des réalités historiques dont on a presque toujours sous-estimé l'importance, et qui nous dévoilent une action missionnaire aux orientations variées, menée parfois par des individus imaginatifs, sensibles et même ouverts à l'autre, ou inversement, par des hommes et des femmes tenaces dans leurs convictions européocentriques. À cet égard, les postures sont loin d'être uniformes. Il en est de même pour les missionnés. Certains sont réticents au changement, plutôt attachés aux traditions, d'autres se montrent curieux et réceptifs face aux nouveautés qu'on leur présente. Pour beaucoup d'entre eux, les retombées de leur propre scolarisation sont loin d'être négligeables dans leur processus d'ascension sociale sur la scène coloniale. En proposant ici une étude globale du phénomène de l'écrit dans les missions sur pratiquement deux siècles, et à travers une lecture intergénérationnelle des effets de l'alphabétisation au sein de certaines familles, il devient possible d'observer à quel degré la culture de l'écrit pénètre ces univers de l'oralité et comment elle s'y installe à demeure, parfois non sans peine il est vrai, mais presque toujours au bénéfice d'une élite autochtone en voie d'affirmation. Abordée à une échelle plus large, mais aussi plus inclusive face aux multiples réalités ethniques et sociales des missions de la Nouvelle-France, l'action missionnaire se présente dès lors sous un jour nouveau pouvant ébranler certains préjugés.

D'excellentes études sur l'école et la culture de l'écrit dans le monde amérindien de la fin du XVIII^e siècle et de la première moitié du siècle suivant ont été produites. Nous n'énumérerons pas ici tous ceux qui se sont intéressés de près ou de loin à cette question, préférant les faire intervenir à propos dans le cours du présent ouvrage. Un article de

Philippe Martin paru en 2009 doit cependant être mentionné d'entrée de jeu⁴. Alimenté par sa propre recherche sur l'histoire du livre et de l'écrit dans le monde français, Martin a voulu, à juste titre, replacer dans la mouvance de la Réforme catholique les pratiques de l'écrit et du livre telles que les décrivent les sources missionnaires de la première moitié du XVII^e siècle. Ce positionnement scientifique nous a semblé l'un des plus sûrs pour mener à bien notre recherche. De même, les travaux de Pierre Deléage nous ont été d'un grand secours pour aborder la question des écritures parallèles dans le monde amérindien d'avant 1800. Ce mode de communication écrite ayant fait florès chez les Micmacs mérite notre attention, car il prélude non seulement aux premières mesures d'alphabétisation de ce groupe, mais offre également une réponse originale aux défis apostoliques qui se posaient alors aux missionnaires d'Acadie sous le Régime français⁵.

Dans leurs travaux sur l'histoire de l'institution scolaire et de la pratique pétitionnaire chez les Amérindiens du Canada, Stéphanie Boutevin, Mathieu Chaurette et Maxime Gohier montrent l'importance que revêt la maîtrise de l'écriture en contexte de revendications territoriales dès la fin du XVIII^e siècle⁶. Aussi ces études peuvent-elles être considérées, à juste titre, comme la suite chronologique – et anticipée par la force des choses – de notre propre investigation menée en amont. Thomas Peace a lui aussi rouvert ce dossier et trouvé, dans l'historiographie et les sources relatives à cette période, amplement matière à étayer sa thèse selon laquelle les groupes autochtones chrétiens se sont finalement approprié l'outil de contestation et d'affirmation identitaire qu'est l'écriture⁷. Bien que les ancrages spatio-temporels soient différents, la

-
4. Philippe Martin, « L'écrit et l'Indien, chronique d'une rencontre au XVII^e siècle », dans Nicole Lemaître (dir.), *La mission et le sauvage. Huguenots et catholiques d'une rive atlantique à l'autre, XVI^e-XIX^e siècles*, actes du 133^e congrès du CTHS, Québec, 2-3 juin 2008, Paris, Éditions du CTHS, 2009, p. 307-325.
 5. Pierre Deléage, *La croix et le hiéroglyphe. Écriture et objets rituels chez les Amérindiens de Nouvelle-France, XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Éditions Rue d'Ulm et Musée du quai Branly, 2009, 156 p.
 6. Stéphanie Boutevin, *La place et les usages de l'écriture chez les Hurons et les Abénakis, 1780-1880*, thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, 2011, 370 p. ; Maxime Gohier, *La pratique pétitionnaire des Amérindiens de la vallée du Saint-Laurent sous le Régime britannique : pouvoir, représentation, légitimité (1760-1860)*, thèse de doctorat, Université de Montréal, 2014, 640 p. ; Mathieu Chaurette, *Les premières écoles autochtones au Québec : progression, opposition et luttes de pouvoir, 1792-1853*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 2011, 166 p.
 7. Thomas Peace, « Borderlands, Primary Sources, and the Longue Durée: Contextualizing Colonial Schooling at Odanak, Lorette, and Kahnawake, 1600-1850 », *Historical Studies in Education / Revue d'histoire de l'éducation*, vol. 29, n^o 1, 2017, p. 8-31.

position de Peace n'est pas sans rappeler la thèse précédemment avancée par Linford D. Fischer à propos des mêmes objets, étudiés cette fois dans le monde amérindien de la Nouvelle-Angleterre de la première moitié du XVIII^e siècle⁸. En ce qui concerne la Nouvelle-France, on trouve les travaux de Dominique Deslandres, pour ne nommer qu'elle, sur Marie Guyart, dite de l'Incarnation, et ses élèves amérindiennes⁹. Bien que fort intéressantes, cette étude et les autres du genre s'attachent cependant surtout à la période des fondateurs de l'Église canadienne; or, l'appréhension chronologique de nos objets d'étude nous mène aussi bien en amont qu'en aval de celle-ci. Ne jouissant pas du prestige des pionniers, les missionnaires qui se sont succédé par la suite dans la mission canadienne, ces hommes et ces femmes apostoliques que nous pourrions aujourd'hui qualifier d'opérateurs et d'opératrices de la mission, sont habituellement ceux et celles qui ont pensé et organisé l'école pour les Amérindiens après 1675. Ces figures, qui n'ont pas beaucoup retenu l'attention des historiens, attirent ici la nôtre. En dirigeant les projecteurs sur ces acteurs de second plan et en interrogeant les fondements idéologiques de leurs intentions, tout autant que les retombées de leurs réalisations, de nouvelles réalités de l'histoire missionnaire surgissent.

Assez symptomatiquement, les chercheurs qui ont travaillé sur les Amérindiens de la Nouvelle-France ont ressenti l'obligation d'inscrire leur objet d'étude dans le domaine de l'histoire dite amérindienne, largement représentée par les pionniers de l'approche ethnohistorique tels que Denys Delâge et James Axtell¹⁰, pour ne nommer qu'eux. Bien que nos travaux soient très certainement traversés par ce courant historiographique qui a fleuri dans les années 1980, l'étude de la petite école, ainsi conçue et répandue dans la France d'Ancien Régime et implantée dans ses colonies, nous situe plutôt dans le champ de l'histoire socioreligieuse et, plus précisément, dans celui de l'histoire de la Réforme catholique, vécue jusque dans les confins culturels et géographiques de son vaste domaine, soit l'Europe et ses lointaines possessions d'outre-mer. Cela étant, l'entrée des sociétés de l'oral dans le monde de l'écrit constitue un problème complexe qui ne saurait se réduire aux seules mesures de

-
8. Linford D. Fisher, *The Indian Great Awakening: Religion and the Shaping of Native Cultures in Early America*, New York, Oxford University Press, 2012, 296 p.
 9. Dominique Deslandres, «L'éducation des Amérindiennes d'après la correspondance de Marie Guyart de l'Incarnation», *Studies in Religion / Sciences religieuses*, vol. 16, n° 1, 1987, p. 91-110.
 10. James Axtell, *The Invasion Within: The Contest of Cultures in Colonial North America*, New York, Oxford University Press, 1985, 389 p.; Denys Delâge, *Le pays renversé. Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est, 1600-1664*, Montréal, Boréal, 1991, 424 p.